

De temps à autre PIROTTE est mandé à « Eselsbourg » avec son violon, sa soif et son appétit, Schrobilgen tenant à lui soumettre les « productions de son génie musical ».

En février 1875 il composa un duo pour deux violons intitulé « La bistoquette ». Où s'est-il envolé ?

Un accompagnateur fort apprécié était LIEBGOTT, d'Ettelbruck, « un de ces musiciens de la sévère école allemande qui connaît la valeur du métronome et qui procède des théories savantes de S. Bach ». C'est ce même Liebgott que Schrobilgen poussera fin 1874 à poser sa candidature pour la place de professeur à l'École de musique de Luxembourg.

Le piano acheté en été 1871, avant l'arrivée de Suzette Mazzinghi, permit également à quelques dames de Diekirch de venir accompagner Schrobilgen dans l'exécution de sonates de Mozart et de Beethoven.

Parmi ces dames il y a lieu de relever le nom de M<sup>lle</sup> Charlotte de Waha (née en 1851), fille de l'ancien major-commandant du contingent fédéral, le baron Ch.-J.-Th. DE WAHA (1802—1880). Ces deux personnes fort avenantes, profitant de leurs déplacements à la capitale (séances de la Haute Cour militaire, bals de la « Gym ») ne manquèrent jamais d'approvisionner Schrobilgen en ces produits introuvables à Diekirch si l'on tenait à une bonne qualité, savoir du sucre, du café et . . . de la « poudre nascale ».

Une dame qui s'occupa également fort gentiment de la petite-fille de Schrobilgen pendant son long séjour à Diekirch était M<sup>me</sup> ULRICH, fille des époux Fischer-Seyler et depuis 1863 veuve de l'ancien administrateur-général et directeur des contributions.

Comme il faut s'y attendre, la correspondance de Schrobilgen met souvent en lumière les événements et personnages de l'époque.

Retenons quelques-uns de ces petits films.

Sous la date du 16.7.1870, il demande à son neveu s'il croit au cataclysmisme politique et à l'insanité des Puissances.

La guerre lui arrache les exclamations suivantes. Du 22.8. : « Impossible de démêler dans l'enchevêtrement des faits qui grondent dans l'espace, quel sera l'arrêt de notre destinée prochaine. Je crains fort que les Prussiens ne rient les derniers. Mais sois sûr que celui qui ne rira pas, c'est le grand coupable portant le prénom Louis ».

Toujours est-il que Schrobilgen était, lui aussi, de ceux qui dans l'expectative des événements de la politique internationale prirent soin d'échanger leurs rares billets allemands contre des « Napoléons jaunes » ou des « Frédéric d'or ».

Le 14 septembre — 10 jours après la chute de l'Empire — les nouvelles de la guerre le font « désespérer de l'humanité et même de la justice de Dieu ».

Au cours d'un dîner qui eut lieu le 25 du même mois chez AUGUSTIN et qui réunit Schrobilgen, JURION et LÉON MAJERUS, on fit « de triste politique ».

Quelques mois plus tard, deux jours après l'armistice (le 30.1.1871), Schrobilgen écrit : « Plaise à Dieu que la tempête ne jette pas son écume sur notre pauvre pays ! »